

# Le Monde

## Thomas Kaplan, la passion de Rembrandt

Le milliardaire américain, qui possède de nombreuses œuvres du maître, offre une toile de Ferdinand Bol au Louvre.

LE MONDE | 02.01.2017 à 06h41 • Mis à jour le 10.01.2017 à 16h42 | Par Roxana Azimi



« *Parler de Rembrandt me transporte* », avoue Thomas Kaplan, sans naïveté mais avec une candeur revendiquée, nullement émoussée par quatre siècles d'exégèses savantes. Habituellement, l'homme d'affaires américain est invité à s'exprimer sur des sujets sérieux : le cours des métaux précieux, dans lesquels il a fait fortune ; le terrorisme, qui l'a poussé à créer, en 2012 à Harvard, un programme à l'intention des futurs pontes des services secrets ; ou encore les félins, qu'il s'échine à protéger. Cette fois, il change de registre, comblé à l'idée d'exposer les onze Rembrandt (1606-1669) de sa collection personnelle au Musée du Louvre, à Paris, aux côtés de dix-neuf autres tableaux des élèves du maître, à partir du 22 février. « *C'est la première fois que je les verrai réunis !* », dit-il avec gourmandise.

Cet épicurien de 54 ans, amateur de cigares et de rosé, ne traite pas pour autant de l'art avec légèreté. Il y va du sens de la vie. Voilà encore treize ans, Thomas Kaplan ne se voyait guère dans la peau d'un collectionneur. Sous l'impulsion de son épouse, Daphné, il s'était certes passionné pour le design des années 1950, en particulier Carlo Mollino. Pour autant, acheter de l'art ne l'effleurait guère. « *Ma priorité, c'était de promouvoir certains principes de vie, se justifie-t-il. Collectionner pour collectionner n'en faisait pas partie.* »

Jusqu'à ce qu'un jour, Norman Rosenthal, alors directeur de la Royal Academy of Arts de Londres, lui pose la question à laquelle n'échappent pas les personnes fortunées : « *Etes-vous collectionneur ?* » Quand ce dernier l'informe que les maîtres anciens qui l'avaient fait vibrer dès sa toute première visite au Metropolitan Museum of Art (New York), à l'âge de 6 ans, étaient disponibles sur le marché, à des prix inférieurs à ceux du moindre petit Warhol, un monde s'ouvre à lui. Son terrain de chasse est tout trouvé : l'âge d'or de la peinture hollandaise. Plus précisément, les scènes de genre et les portraits.

## « On me dit que je rêve »

De 2003 à 2008, Thomas Kaplan achète, compulsivement, au rythme d'une peinture par semaine. Aujourd'hui, il détient deux cent cinquante œuvres, dont onze toiles et neuf dessins de Rembrandt. Le plus grand nombre en mains privées. Dans deux mois, l'ensemble se retrouvera au Louvre, de sa toute première acquisition, un dessin de lionne, à sa dernière, l'un des volets des cinq sens, acheté en 2015 auprès des marchands parisiens Talabardon et Gautier.

Tout à sa passion et résolu à embrasser un artiste et son univers, Thomas Kaplan s'est laissé la liberté, à partir des totems de Rembrandt, d'élargir ses recherches à ses meilleurs élèves. De Carel Fabritius, il détient la seule pièce en mains privées. De Gerrit Dou, il a acquis une douzaine d'œuvres. « *J'ai autant de plaisir à avoir des grands tableaux de ses suiveurs que les siens* », assure-t-il. La toute première œuvre, achetée en 2003, était d'ailleurs une œuvre de ce dernier. La petite huile sur cuivre argenté n'était alors pas attribuée avec certitude à Gerrit Dou. « *Je l'ai achetée quand même, raconte l'esthète avisé. J'y ai vu un signe du destin, j'ai fait ma fortune dans l'argent. Et des "attribués à Dou" de cette qualité, j'étais prêt à tous les acheter, quels que soient les avis des experts.* »

C'est qu'à la différence de beaucoup de collectionneurs, Thomas Kaplan se fie à son œil. Lorsqu'il achète un *Portrait de rabbin*, aujourd'hui en dépôt au Getty (Los Angeles), l'œuvre est alors attribuée à Samuel van Hoogstraten, un élève de Rembrandt. Deux

ans après, la toile, qui avait été écartée par le Rembrandt Research Project, est finalement considérée comme de la main de Rembrandt.

Des histoires de réattribution de la sorte, Thomas Kaplan en a plein sa muserolle. « *Je ne cherche pas à jouer au plus malin, se défend-il. Je préviens toujours le marchand quand je pense que le tableau vaut mieux que ce qu'il pense.* » Et d'ajouter : « *Je ne crois pas qu'il y ait des Rembrandt à la pelle dans les greniers. Mais je trouve que l'art ancien est une spécialité dans laquelle les gens sont trop prudents dans leurs attributions. On me dit que je rêve. C'est une rengaine que je connais bien.* »

## « Voyons comment ils s'en occupent »

On a beau opposer à sa belle assurance les scandales récents de contrefaçons, comme la *Vénus* par Cranach du prince du Liechtenstein, saisie par les autorités françaises en mars 2016, Thomas Kaplan exclut toute éventualité de détenir des faux. « *Je ne prends pas ça à la légère, mais j'ai confiance dans mon regard,* réplique-t-il. *Je ne pense pas avoir d'erreur majeure dans ma collection.* » A ce jour, cinq œuvres ont pourtant été reconsidérées comme étant juste « *d'atelier* ». Pas de quoi désarçonner le businessman : « *Ça représente, en valeur, à peine 1% de ma collection.* »

Les réévaluations financières des œuvres ne le préoccupent d'ailleurs que faiblement. Même s'il lui arrive de revendre pour affiner son ensemble, Thomas Kaplan n'a pas cherché à faire fortune dans l'art. Dès le début, il a même décidé que ses trophées devaient retourner dans le domaine public. Rien n'est accroché sur ses murs, tapissés des peintures de Mira Recanati, sa belle-mère. Pendant un temps, les icônes étaient exposées dans ses bureaux, puis dans une galerie ouverte sur rendez-vous aux chercheurs et curateurs. Peu à peu, 170 pièces ont fait l'objet de dépôts dans une quarantaine de musées, dont le Metropolitan Museum et le Getty. Toujours anonymement.

Lorsqu'en 2009 Thomas Kaplan apprend que le Louvre avait été sous-enchérisseur pour *Eliezer et Rebecca au puits*, une toile d'un élève de Rembrandt, Ferdinand Bol, qu'il venait d'acheter aux enchères à Versailles, il décide de proposer la toile en dépôt au musée parisien. Une première pour le Louvre, qui n'a pas pour habitude d'accepter des prêts à long terme de collections privées. « *Lorsque je leur ai prêté l'œuvre, je me suis dit "voyons comment ils s'en occupent et je verrai si je la leur donne". En général, les musées s'empressent de mettre ce qu'on leur donne en réserve.* »



Une erreur que le Louvre n'a pas commise : le tableau a été accroché sans discontinuer. Thomas Kaplan a aujourd'hui décidé de lui en faire don. Et de choisir le musée parisien pour commencer la tournée de sa collection, qui partira après pour la Chine, puis pour Abou-Dhabi.

## « Transcender les différences culturelles »

Cet Américain aime Paris, la ville où sont nés deux de ses enfants. Quand ses compatriotes ont déserté la capitale à la suite des attentats, Kaplan a resserré ses liens avec la France. Aux lendemains des attaques du 13 novembre 2015, il change ses plans pour Noël : plutôt que de se reposer aux Caraïbes, la petite famille décide de réveillonner dans l'appartement parisien, avec vue sur les Invalides. Toujours en quête de sens, il exposera, en 2018, sa collection au Louvre d'Abou-Dhabi. Lui qui, au début de sa carrière, conseillait des entreprises israéliennes, s'est étonnamment pris de passion pour les émirats.

Au terme de l'exposition, il songe même à laisser un Rembrandt en dépôt à Abou-Dhabi. Car, pour lui, le maître hollandais offre une leçon de vie, valable en Occident comme en Orient : *« Il y a quatre cents ans, un artiste a rompu avec les artifices. Il a cassé les règles et changé la face de l'art, au point d'obséder par la suite Van Gogh, Picasso ou Lucian Freud. S'il est devenu une référence pour l'artiste chinois Zeng Fanzhi, c'est qu'il parvient à transcender les différences culturelles. »* Pourquoi ces mots, trop souvent prononcés, ne semblent-ils pas ici galvaudés ? Peut-être parce que Thomas Kaplan s'est donné les moyens d'y croire.

**“Thomas Kaplan : a Passion for Rembrandt”**

*The American billionaire, who owns numerous works by the master, is donating a painting by Ferdinand Bol to the Louvre.*

“Talking about Rembrandt transports me,” Thomas Kaplan confesses with both candor and poise, undaunted by four hundred years of scholarly debates. Usually, the American businessman is asked to opine on ‘important topics’: the price of precious metals, in which he made his fortune; terrorism, which led him in 2012 to create a program at Harvard University for future leaders in the intelligence services; or even big cats, which he is working hard to protect. This time around, he is on to another subject, delighted to display the eleven Rembrandts (1606-1669) from his personal collection at the Louvre Museum in Paris, along with nineteen other paintings by pupils of the master, starting February 22<sup>nd</sup>. “It’s the first time that I’ll see them all together!” he says with gusto.

For this 54-year-old Epicurean who enjoys cigars and rosé, however, art is a very serious matter. The very meaning of life depends upon it. Only thirteen years ago, Thomas Kaplan hardly saw himself as a collector. Encouraged by his wife, Daphne, he nonetheless developed a passion for 1950s design, in particular Carlo Mollino. Yet buying art did not move him. “My goal was to promote certain life principles,” he argues. “Collecting for the sake of collecting made little sense to me.”

Until one day, when Norman Rosenthal, then director of the Royal Academy of Arts in London, asked him the question which wealthy people rarely escape: “Are you a collector?” When the latter informed him that the old masters, which had so moved him since his very first visit to the Metropolitan Museum of Art (New York) at 6 years old, were in fact available on the market, and at prices lower than the least significant of Warhol’s works, an entire world opened up to him. His hunting ground had been found: the Golden Age of Dutch art. More specifically, genre scenes and portraits.

“People tell me that I’m dreaming”

From 2003 to 2008, Thomas Kaplan compulsively buys at the rate of one piece per week. Today, he possesses two hundred and fifty works, of which eleven paintings and nine drawings by Rembrandt, the largest number held in private hands. In two months’ time, the ensemble will be at the Louvre; from his very first purchase, the drawing of a lioness, to his last, one part of the “Five Senses” series, bought in 2015 from the Parisian dealers Talabardon and Gautier.

Filled with passion and the resolution to embrace an artist’s entire universe, Thomas Kaplan does not shy away from extending his research to the master’s best pupils. By Carol Fabritius, he holds the only privately-owned piece. By Gerrit Dou, he has acquired a dozen works. “I get as much enjoyment from having large paintings by his followers as from his own works,” he claims. The very first work, purchased in 2003, was made in fact by the latter. At the time, however, the small oil on silver copper was not attributed with certainty to Gerrit Dou. “I bought it anyway,” says the wise aesthete. “I saw it as a sign of destiny; I made my fortune in silver. And for an “attributed to Dou” of such quality, I was ready to buy them all, no matter the experts’ opinions.”

Contrary to many collectors, Thomas Kaplan trusts his eye. When he buys “The Old Rabbi”, currently on loan at the Getty (Los Angeles), the work is then attributed to Samuel van Hoogstraten, a pupil of Rembrandt. Two years later, the painting, which had been put aside by the Rembrandt Research Project, is ultimately considered as made by Rembrandt.

When it comes to reattributions, Thomas Kaplan is highly experienced. “I don’t try to pull any tricks,” he says in his defense. “I always inform the seller when I believe that a painting is worth more than presently assessed.” And then adds: “I don’t think that there are many Rembrandts lying around attics. But it is my opinion that old art is a specialty in which people are too careful in their attributions. People tell me that I’m dreaming. It’s a remark that I know all too well.”

“Let’s see how well they take care of it”

In spite of the recent counterfeiting scandals, such as the Venus by Cranach, owned by the prince of Lichtenstein and seized by French authorities in March 2016, Thomas Kaplan excludes any possibility of owning forgeries. “I don’t take any of that lightly, but I trust my eye,” he retorts. “I don’t believe that I have any major mistake in my collection.” To this day, however, five of the works in his possession have been reconsidered as just ‘studio’. That is not enough to unsettle the businessman though: “It barely represents, in value, one percent of my collection.”

Financial revaluations are of little concern to him. While he might occasionally re-sell in order to refine his collection, Thomas Kaplan never set out to make his fortune from art. From the start, his view was that such trophies would have to return to the public domain. None of them actually hang on his walls, which are lined with paintings by his mother-in-law, Mira Recanati. For some time, the icons were on display in his offices, and later in a gallery, accessible to researchers and curators upon request. Step by step, 170 pieces were loaned to some forty museums, including the Metropolitan Museum and the Getty. Always under strict anonymity.

When Thomas Kaplan learned in 2009 that the Louvre was an underbidder for “Rebecca and Eliezer at the Well”, a painting by one of Rembrandt’s pupils, Ferdinand Bol, which he had just bought at auction in Versailles, he decided to propose the work as a loan to the Parisian museum. This constituted a first for the Louvre, which is not in the habit of accepting long-term loans from private collections. “When I lent them the work, I said to myself ‘let’s see how they take care of it and I’ll decide whether or not to give it to them.’ More often than not, museums tend to quickly put on reserve what they are given.”

An error that the Louvre did not commit: the painting hung without interruption. Today, Thomas Kaplan has decided to give it away. He also chose the Parisian museum to start the tour of his collection, which will head to China and Abu Dhabi next.

“Transcending cultural differences”

This American loves Paris, the city in which two of his children were born. When his countrymen deserted the capital after the attacks, Kaplan tightened his connection with France. In the aftermath of the November 13<sup>th</sup>, 2015 tragedy, the Kaplan family spontaneously changed their plans for Christmas: instead of relaxing in the Caribbean, they headed to Paris to celebrate Christmas Eve in their apartment overlooking the Invalides. Always in search of meaning, he will show his collection in 2018 at the Louvre Abu Dhabi. Kaplan, who started his career advising Israeli companies, has surprisingly developed a passion for the Emirates.

At the end of the exhibition, he is even considering leaving a Rembrandt on loan in Abu Dhabi. To him, the Dutch master’s life lesson has never been more relevant to both the East and West: “Four hundred years ago, an artist broke with tradition and its contrivances. He broke the rules and completely changed the face of art, to the point of later obsessing Van Gogh, Picasso or Lucian Freud. If he became a reference to Chinese artist Zeng Fanzhi, it is because he managed to transcend cultural differences.” Why do these words, too often pronounced, somehow do not seem out of place here? Perhaps because Thomas Kaplan has found both the will and the way to believe in them.